

aux yeux en sortant. Cependant un officier de ses amis essaya, mais inutilement, de le calmer.

— Je n'y survivrai pas, lui répondit-il ; le mot de lâche a été prononcé par le général en chef ; je me ferai tuer à la prochaine occasion.

Ce fut devant Saint-Jean-d'Acre que le malheureux jeune homme trouva ce qu'il désirait si ardemment. Tandis que le général en chef avait le dos tourné, il monte sur une batterie ; dans cette position, sa taille élevée ne peut manquer de provoquer les coups de l'ennemi.

— Que faites-vous-là, Croisier ? lui crie Napoléon dès qu'il l'aperçut ainsi juché. Vous allez vous faire tuer inutilement !

Le capitaine reste à la même place sans répondre.



Caricature anglaise, publiée à Londres, au lendemain de la bataille navale d'Aoukir, représentant Nelson et ses officiers servant à John Bull la flotte française pour son repas.

— Croisier ! ne m'avez-vous pas entendu ? lui crie de nouveau le général en chef, d'une voix impérieuse ; vous n'avez rien à faire là ; descendez, je vous l'ordonne !

L'aide-de-camp ne bouge pas et se croise tranquillement les bras sur la poitrine. Un instant après, une balle lui cassait les deux genoux.

— Ah ! mon dieu ! j'en étais sûr ! s'écria encore Napoléon en le voyant tomber.

L'amputation n'ayant pas paru indispensable, on plaça le capitaine sur un brancard et on l'emporta hors des lignes ; mais quelques jours après il mourut du tétanos.

Pendant l'artillerie de campagne était trop faible pour détruire la fameuse *tour maudite*. On eut recours à la mine. Tandis qu'on y travaillait avec beaucoup d'activité et de secrets, des grenadiers et des sapeurs essayèrent de s'y loger. La portion qui regardait la ville restait occupée par les assiégés, qui ne cessaient de faire pleuvoir sur nous une grêle de balles et de boulets. Mais les transfuges français devinèrent bientôt nos travaux de mines et s'appliquèrent à éventer celle que nous conduisions sous le fossé. Pour cela, il ordonnèrent une sortie générale, et, cette fois, l'opération fut menée avec tant d'impétuosité qu'une partie des boyaux de tranchée fut détruite. La colonne ennemie était commandée par des officiers anglais, bien instruits de l'état des choses, car l'un d'eux arriva jusqu'à l'entrée de la mine, où il fut tué par un grenadier. Les papiers qu'on trouva sur lui apprirent que c'était le capitaine Haldfield. Sa mort fit hésiter la troupe qu'il commandait. Celle-ci, attaquée avec énergie, regagna la place, en laissant derrière elle beaucoup de morts et de blessés.

L'affaire du 6 avril fut encore plus meurtrière que les précédentes, quoique sans succès. L'ennemi avait offert la veille un hideux spectacle. Il avait planté sur les remparts de la *Tour maudite* une demi-douzaine de lances à la pointe de chacune desquelles était placée la tête fraîchement coupée d'un des nôtres. On les reconnut facilement à la longueur des queues et des tresses dont elles étaient encore ornées, et que les Maugrebins qui les avaient faits prisonniers s'étaient bien gardés d'enlever, pour qu'on pût les reconnaître plus facilement. A cette vue, l'irritation des soldats avait été à son comble. L'assaut fut bientôt ordonné ; et, pendant cinq heures consécutives, quatre cents hommes restèrent sur la brèche, sans pouvoir traverser le fossé qui les séparait de la place, ne pouvant pas avancer et, cependant ne voulant pas reculer, bien qu'on les mitraillât à outrance. Enfin, la chute du jour vint



mettre un terme à cette boucherie, en faisant abandonner la position.

Ce fut à cette attaque que le brave général Raimbaud fit cette énergique réponse à un chef de demi-brigade qui, en lui montrant le terrain couvert de ses hommes, lui disait que la place n'était pas tenable.

— Eh ! f....., j'y reste bien, moi !

Dans cette journée l'armée fit encore des pertes immenses, surtout parmi les officiers du génie. Le général Caffarelli, qui d'abord avait laissé quelque espoir de guérison, cessa de vivre. On lui avait soigneusement caché la mort du capitaine Croisier, pour lequel il s'était pris d'une amitié vive ; mais, quoi qu'on fit pour lui dissimuler cette triste nouvelle, l'inquiétude et le chagrin avait augmenté sa maladie. Il disait, chaque fois qu'on allait s'informer de sa santé de la part du général en chef.

— Si je laisse mes os ici, une seule chose me fera peine : ce sera de voir tous ces braves jeunes gens, pleins d'espérance et d'avenir, périr sans gloire devant une misérable bicoque, et de savoir que c'est moi, oui, moi seul, qui les ai entraînés à leur perte en les emmenant dans ce pays.

— Citoyen général, lui répondait-on, vous retournerez en France lorsque le général en chef aura conquis l'Egypte ; cela sera bientôt fait, soyez-en sûr.

— Vous croyez ?